

Analyses d'ouvrages

Erik HINTSCHE - Albrecht Haller's Tagebuch seiner Studienreise nach London, Paris, Strasbourg und Basel 1727-1728 - 16 x 24 cm, 84 p. Hans Huber éditeur, Bern et Stuttgart, 1968 - Prix 19 DM.

Dans la collection **Berner Beitrage zur Geschichte der Medizin un der Naturwissenschaften**, publié à Berne par Erik Hintsche, Hans Senzer et Heinz Balmer, le Pr E. Hintsche spécialiste de Haller, continue ses publications des manuscrits de ce grand savant. Rappelons que le Professeur Erik Hintsche a déjà édité la correspondance entre A. Von Haller avec Ignazio Somis (1965), Marc Antonio Caldani (1966) et G.M. Morgagni (1964). Il publie aujourd'hui le journal de voyage du grand savant bernois à Londres, Paris, Strasbourg et Bâle en 1727 et 1728.

Il nous explique, dans sa préface, les difficultés qu'il a eu, à donner cette seconde édition, complétée et améliorée, à partir des manuscrits conservés à Berne et à Milan (**Anatomia umana di Winslow**). Il a d'ailleurs découvert ce manuscrit en 1953 et l'a publié dans **Centaurus** en 1955.

Reçu Docteur en Médecine à Leyde, le 25 mai 1727 à dix-huit ans et demi, Haller commence son tour d'Europe par la Grande-Bretagne (Londres et Oxford) et le continue par la France où il s'arrête longuement à Paris. De la capitale, il arrive aux frontières par Meaux, La Ferté-sous-Jouarre, Montmirail, Bar-le-Duc, Châlons, Toul, Nancy, St-Nicolas du Port et Lunéville. De là, il gagne Strasbourg puis Bâle et Berne. Nous nous bornerons à la partie française de ce grand voyage d'étude. Haller arrive à Paris par Calais, Boulogne, Abbeville, Amiens, Chantilly et Saint-Denis. Dès son arrivée, il assiste à une leçon de J.L. Petit à Saint-Côme, et s'intéresse aux préparations cératoplastiques de Le Dran. Il s'agit de Henri François Ledran (1685-1870), fils de Henri Ledran (1656-1720), futur directeur de l'**Académie Royale de Chirurgie**. Haller suit très ponctuellement la pratique et cela de son première aide Savatier, à la Charité et en ville.

Il peut ainsi donner en latin, en allemand ou en français, de très intéressantes précisions sur les préceptes de Le Dran en matière de thoracotomie, de hermiotomie, de cystotomie, d'anévrysme, de sutures, d'amputation, de panaris, d'hydrocèle, de fistule anale, de cancer mammaire et labial, de fistule lacrymale, etc. Pour chaque cas, il résume l'histoire de la maladie et sa terminaison qui, assez souvent, hélas, est mortelle. Tel fut la fin d'un vieillard de 75 ans dont la hernie étranglée fut traitée par ouverture du sac, contrôle de l'intestin non gangrené, débridement et réduction. Les suites opératoires furent troublées par une fistule intestinale, suivie de cachexie mortelle.

Chez un autre malade, un abcès sous diaphragmatique fut pris pour une pleurésie et, dans cette hypothèse, non drainée. Mortelles également sont, malgré l'inci-

sion, les suites d'un phlegmon périrénal et d'un phlegmon diffus du membre supérieur. A ce propos, Haller introduit un exposé sur les différentes sortes de panaris et les différentes incisions qui leur conviennent.

En matière de lithotomie, Le Dran connaît le haut appareil mais taillé généralement suivant la méthode de Raw modifiée et une « rondache » qui est son instrument personnel.

Les amputations sont faites sous tourniquet avec ligature médiate des vaisseaux, sauf pour la désarticulation de l'épaule au cours de laquelle le temps d'exérèse est précédé d'un temps préalable d'hémostase réalisé par la ligature médiate de l'artère auxiliaire étreinte dans un fil qui passe au travers du biceps.

Dans une note, Haller dit qu'il a donné à Mme Le Dran, 110 francs pour un mois de pension. Il semble donc qu'il ait été un des pensionnaires du chirurgien parisien. Cette pratique était également courante à Londres où John Hunter avait aussi des élèves mangeant et habitant chez lui. Les relations de Haller et de Le Dran étaient d'ailleurs bonnes et le restèrent. Lors de l'élection de Haller à la place de correspondant étranger de l'Académie Royale de Chirurgie, l'appui de Le Dran lui resta acquis.

Haller a également été aux Invalides et aux Quinze-Vingt. Il a assisté là aux leçons de Saint-Yves, fixant dans le cristallin le siège de la cataracte.

A la Bibliothèque Royale et à l'Académie des Sciences, il a été présenté à l'abbé Bignon et à Fontenelle.

Au Jardin du Roi il a suivi les cours de Jussieu, de Duverney et de Winslow. Il n'aime pas ce dernier auquel il reproche sa mauvaise élocution. Ses leçons sur la mécanique musculaire et articulaire et l'anatomie fonctionnelle ne l'intéressent visiblement pas.

Les sciences n'accaparent pas toutes les heures du jeune Haller. Il va au théâtre. Il admire la machine hydraulique du Pont-Neuf. Il va à Versailles et à Saint-Cloud.

Il faut féliciter le professeur Hintzsche d'avoir publié ce très intéressant témoignage sur l'Europe médicale du XVIII^e siècle qu'est le journal de Haller.

P. HUARD.

COURY Ch. - L'Hôtel-Dieu de Paris - Treize siècles de soins, d'enseignement et de recherches. 15 × 21 cm, 179 pages. Nombreuses figures dans le texte. L'Expansion éditeur, Paris, 1969 - Prix 35 F.

Nul n'était plus qualifié que le Professeur Ch. Coury, médecin de l'Hôtel-Dieu, pour retracer l'histoire d'un des plus anciens hopitaux d'Europe.

Son premier chapitre traite de l'édifice et de ses remaniements au cours des âges. Du VII^e au XII^e siècle, on est mal renseigné sur la modeste **Domus Dei Parisienisis** aux côtés de laquelle se construisit Notre-Dame, de 1163 à 1250. Avec Philippe-Auguste commence une période ancienne (XII^e-XVIII^e siècles) pendant laquelle s'élève un « noble, dévôt et somptueux Hôtel-Dieu » (François I^{er}). Agrandi, au cours des siècles, sur la rive gauche de la Seine, il fut presque détruit par trois

incendies successifs en 1718, 1742, 1749 et 1772. Reconstitué, il acquiert une nouvelle assiette de 1777 à 1877, due à de nombreux travaux échelonnés depuis l'ancien Régime jusqu'au Second Empire. En 1877, Mac Mahon inaugure un nouvel Hôtel-Dieu qui continua à avoir une annexe sur la rive gauche jusqu'en 1909. Chemin faisant, le Professeur Coury indique les nombreux projets de déplacement et de reconstruction de cet hôpital qui reste dans l'île de la Cité « au meilleur de la ville ».

L'admission des malades et les conditions de leur hospitalisation sont évoquées dans le second chapitre. De tous temps, leur effectif réel a été supérieur à leur chiffre normal et l'encombrement était encore accru par la présence de faux malades, de chroniques, d'incurables et de patients guéris peu désireux de s'en aller. Le résultat était une mortalité de 25 %, la plus forte de Paris et de la province.

A partir du XVIII^e siècle, l'Hôtel-Dieu eut dans le public une réputation aussi mauvaise que méritée. Sur ce point, Voltaire, Tenon, Bailly et de nombreux voyageurs étrangers étaient d'accord. Les lits multiplaces, accueillant morts et vivants, étaient la norme, et la réglementation révolutionnaire de l'alitement individuel resta longtemps lettre morte. Les chirurgiens savaient que le « trépan qui réussit toujours en province et quelquefois à Versailles, ne réussit jamais à l'Hôtel-Dieu de Paris » (P. Dionis) et Desault l'avait abandonné, à la fin de sa vie. Tenon parle du rang de « lits noirs » éloignés des fenêtres, dans lesquels la plupart des blessés étaient atteints de pourriture d'hôpital. Des salles chirurgicales du rez-de-chaussée, l'infection atteignait les accouchées placées au premier étage. On enregistrait chez elles des épidémies de fièvre puerpérale. Aussi, à la veille de la Révolution, une campagne à la fois gouvernementale et populaire avait été faite pour transformer les conditions d'hospitalisation des malades à l'Hôtel-Dieu suivant de nouvelles directives exposées dans le célèbre rapport de Tenon (1788). Ni la Révolution, ni l'Empire n'en tinrent pratiquement compte. Le troisième chapitre est consacré à l'administration et aux ressources de l'Hôtel-Dieu. Il les tirait essentiellement de la bienfaisance publique. Malgré la jouissance de nombreuses franchises et de droits divers, le budget, mal géré, était toujours en déficit. Telle était la situation en 1792, date à laquelle la Commune de Paris prit l'Hôpital en charge pour en donner le contrôle au Ministère de l'Intérieur (1795). L'Hôtel-Dieu entra alors dans le cadre du Conseil Général des Hospices et connaît enfin une gestion équilibrée. En 1849 est créée l'administration générale de l'Assistance Publique qui gère actuellement l'Hôtel-Dieu.

Le statut du personnel infirmier, médical et chirurgical, et les soins aux malades sont longuement analysés (chap. IV).

Le personnel infirmier fut en majorité constitué par les religieuses Augustines depuis le XIII^e siècle jusqu'au 15 janvier 1908 où elles durent céder la place au personnel de l'Assistance Publique. Le personnel médico-chirurgical comprenait des docteurs régents de la F.M.P. et des maîtres du collège de chirurgie de Saint-Côme, assistés d'un chirurgien gagnant maîtrise et de compagnons. Les internes et les externes furent institués en 1802. Le recrutement au concours des chefs de service commence en 1829. Chemin faisant, sont évoqués les conflits entre les religieuses et le personnel médical et les noms des médecins et des chirurgiens les plus connus du vieil Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu fut (chapitre V) non seulement un centre de soins mais un centre d'enseignement et de recherche des plus importants, surtout à partir du XVII^e siècle où l'édit de 1707 relatif aux études médicales avait institué un stage

obligatoire de deux ans. Dès cette époque, on note aussi la présence des stagiaires étrangers attirés surtout par les anatomistes, les chirurgiens et les accoucheurs de l'hôpital que furent J. Méry, Boudou, J.N. Moreau, Ferand, J.L. Baude loque, etc. A la mort de J.N. Moreau, Desault quitta la Charité pour l'Hôtel-Dieu et y mit au point, dès 1787, un enseignement de la clinique externe unique en Europe et profondément révolutionnaire, avant la Révolution.

Deux chapitres (VI et VII) sont consacrés à l'école chirurgicale et à l'école médicale de l'Hôtel-Dieu au XIX^e siècle. Ils sont l'occasion, pour l'auteur, de faire revivre les noms des plus prestigieux praticiens et savants français de cette époque.

Une liste chronologique des médecins et chirurgiens chefs de service à l'Hôtel-Dieu depuis 1230 jusqu'à 1969 et une bibliographie terminent ce remarquable ouvrage. Il comble une importante lacune et apporte une documentation considérable, non seulement aux historiens de la médecine, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Paris.

P. HUARD.

P.D. Gordon PUCH, Nelson and its surgeons. 18 × 22 cm, 68 pages, 491 planches hors textes (dont une en couleur); 6 figures dans le texte. E. et S. Livingstone L.T.D. éditeurs, Edimbourg et Londres - 1968.

Le chirurgien commandant P.D. Gordon Puch, de la **Royal Navy**, orthopédiste consultant de l'hôpital maritime de Haslar, a écrit cette plaquette en commentaire à l'exposition ayant eu lieu dans cet hôpital le 15 avril 1967.

Après avoir noté l'intérêt que prenait Lord Horatio Nelson (1785-1805) à la médecine et à la chirurgie navales, il nous donne tout d'abord l'observation clinique du célèbre amiral: paralysie temporaire à Calcutta en 1775; intoxication à la mancenille (1777); fièvre jaune (?) à San Juan (1780); scorbut au Canada (1782); pneumopathie tuberculeuse (?) en 1784; dépression physique et mentale (1786); paludisme en Inde, en Corse (1794), à Malte (1800); crises cardiaques (1796-1800). Il faut ajouter à cela plusieurs blessures: perte de l'œil gauche devant Calvi (1794); amputation du bras droit à Ténériffe (1797); blessures au crâne, à la bataille du Nil (1798). Ce catalogue se termine par la blessure mortelle de Trafalgar (1805) dans laquelle l'épaule gauche, le poumon et une branche importante de l'artère pulmonaire gauches; le rachis et la moëlle épinière furent traversés par une balle qui resta incluse un peu au-dessous de la pointe de l'omoplate droite. Il existe un rapport médico-légal très détaillé dû à Sir William Beatty (1773 ?-1842), chirurgien major du **Victory**. La mort survint un peu plus de deux heures après la blessure.

Une très riche iconographie consacrée aux chirurgiens de Nelson et à leurs instruments et aussi aux vêtements, aux masques mortuaires, aux portraits de Nelson et aux navires montés par lui, suggère une troublante reconstitution de toute une partie de la vie matérielle du grand marin.

Un catalogue de l'exposition d'Haslar termine cette fascinante plaquette. Elle intéressera tous les curieux de la médecine navale.

P. HUARD.